

le film

Hebdomadaire illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)



Miss RUTH ROLAND

Protagoniste de "LA FIANCÉE DU SOLEIL", grand cinéma-roman d'aventures
qui sera présenté le 1^{er} Avril par les Établissements PATHÉ



L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

PRÉSENTE

Miss **CARMEL MYERS**

dans



La Bague Fatale

Grand Drame en 5 Parties

(BLUE BIRD)



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferraudière.

BORDEAUX, 26, rue Capdeville.

TOULOUSE, 44, r. Alsace-Lorraine.

MARSEILLE, 7, rue Suffren.

NANCY, 20, rue des Dominicains.

MULHOUSE, 17, rue de l'Etoile.

LILLE, 6, place de la Gare.

BRUXELLES, 6, quai de la Houille.

GENÈVE, 9, rue du Commerce.

NOS DERNIERS SUCCÈS :

HORS LA LOI

GRAND DRAME EN 5 PARTIES

(Ruth CLIFFORD et Munroe SALISBURY)

JACQUELINE

COMÉDIE SENTIMENTALE EN 5 PARTIES

(VIOLET MERSEREAU)

LA BAGUE FATALE

GRAND DRAME EN 5 PARTIES

Miss **CARMEL MYERS**

LA RÉDEMPTION

DE RIO JIM (DRAME

du FAR WEST avec William HART)

LE FILM
 LE PLUS LUXUEUX DES MAGAZINES FRANÇAIS
 CINÉMATOGRAPHE
 THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL
 26, RUE DU DELTA -- TÉL.: NORD 28-07
 AGENCE POUR LES ÉTATS-UNIS ET LE CANADA, 1457 BROADWAY NEW-YORK

PARIS, LE

M

A la demande de nombreux lecteurs et clients, frappés par le succès de nos numéros spéciaux, LE FILM, désireux avant tout de conserver son luxe et de constituer un inégalable Album de la Cinématographie, se transforme. A partir du numéro de Pâques, qui paraîtra le 10 avril, LE FILM deviendra un superbe magazine paraissant le 10 de chaque mois, sur cent à cent vingt pages, abondamment illustré, orné d'encarts et de tirages en couleurs.

Avec cette transformation, nous inaugurerons de nombreuses collaborations nouvelles qui en feront le plus littéraire des magazines français, et nous développerons nos rubriques théâtrales et littéraires, restreintes depuis la guerre. Afin de mettre en valeur la publicité qui nous est confiée, et d'endimener la quantité, nous procéderons à une légère augmentation de nos tarifs, Ceci nous permettra, en outre, de mettre nos exemplaires au prix de 2 francs 50 en France et 3 francs à l'Étranger, et de laisser l'abonnement à son prix actuel, soit 13 et 25 francs pour la France, 18 et 30 francs pour l'Étranger.

A dater de notre numéro de Pâques, le service des kiosques de Paris sera élargi. Toutes les marchandes de journaux de Paris et de la région qui en feront la demande seront servies. Il vous suffira donc de donner notre adresse à votre marchande habituelle pour être assuré de trouver chaque mois LE FILM chez elle.

Enfin, pour continuer à nous tenir en contact permanent avec les professionnels du cinéma, un supplément hebdomadaire sera envoyé gratuitement tous les jeudis à nos Abonnés. Ce supplément comportera le compte rendu et la critique des films présentés dans la semaine et les échos et communiqués qui leur sont indispensables pour rester au courant de la vie cinématographique.

Ceux de nos Abonnés qui n'approuveraient pas ce changement seront, s'ils le désirent, remboursés au prorata des numéros qui leur restent à recevoir au 1^{er} avril. Ceux d'entre eux qui veulent profiter de ce droit doivent nous aviser avant le 25 mars; dans le cas contraire, ils recevront LE FILM mensuel jusqu'au mois qui suivra celui où expire leur abonnement.

Recevez, M , nos salutations empressées.

LE FILM.

6^e Année — N^o Série N^o 157

Le Numéro : 0 fr. 75 (Etranger, 1 fr.)

16 Mars 1919

le film

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS

1457, Broadway
NEW-YORK

ABONNEMENTS
FRANCE
 Un-an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
 Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Pour sauver le Film Français

Ce qu'il faut connaître de l'Amérique pour y faire pénétrer nos films

Les Solutions pratiques

Je n'ai pas à exposer ici avec plus de détails les nouvelles organisations que les producteurs doivent établir en France pour produire logiquement des films sûrs. Je sais ce que je ferai; chacun d'eux doit savoir aussi ce qu'il a à prendre et ce qu'il a à laisser des méthodes que j'ai tâché d'étudier impartialement et dans leur réelle essence. Les petits producteurs vont à la ruine, je me vois forcé de le leur dire, s'ils ne se modifient pas dans le sens que je vais indiquer maintenant.

Admettons un moment que nos films soient parfaits, que leurs scénarios soient excellents, compréhensibles dans le monde entier, découpés avec soin et de façon à atteindre le « climax » voulu, que l'interprétation soit jeune et naturelle, la photo sûre et lumineuse, la longueur normale et l'exécution riche. Cela suffira-t-il pour leur donner une chance réelle de succès en Amérique? Non!

Je ne vais pas jusqu'à dire qu'il sera complètement

inexploitable, mais, outre que sa qualité française continue à l'handicaper sérieusement, ce que nous ne changerons pas avant longtemps, notre film arrive sur un marché déjà très chargé, inconnu, œuvre d'inconnus, joué par des inconnus. L'homme hasardeux qui l'achèterait aurait à concurrencer des films américains tournés par des vedettes, lesquelles représentent par le seul fait de leur apparition sur l'écran, parfois plusieurs millions de dollars de publicité, s'il s'agit d'un Chaplin ou d'une Pickford, au moins *toujours* cinquante mille dollars de réclame effective pour la plus petite « star ». En Amérique, on ne va pas au cinéma voir un film; on va voir une artiste. Se représente-t-on un Américain qui n'aurait pas vu le dernier film de Mary Pickford? Quand on se représente que Mary Pickford, pour prendre son exemple, a complètement changé la mode par son seul aspect, et qu'une Américaine sur deux est coiffée comme elle et que toutes jouent à la petite fille comme elle, on peut se faire une idée de la diffi-

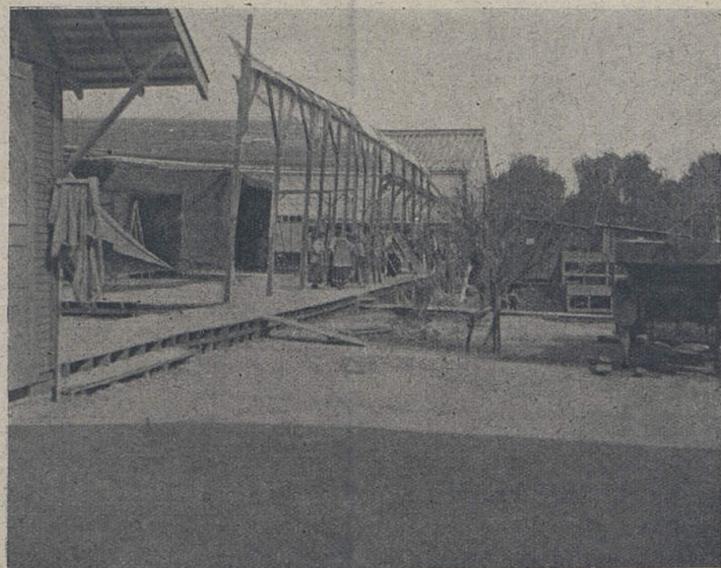
rence que crée pour la recette d'un film une vedette de cette importance.

Ce n'est pas parce qu'elle est Américaine, puisqu'elle est Canadienne, comme Chaplin est Anglais; un jour peut-être une vedette française peut atteindre un succès semblable, mais pour le moment aucune n'en est là, ni même n'en approche, à beaucoup près.

Prenons un exemple beaucoup plus modeste et une vedette X..., qui vient juste d'être lancée. Son éditeur a dépensé cinquante mille dollars, ce qui ne représente rien d'excessif et ne consacre rien du tout.

grande qualité des Américains est, du reste, qu'ils s'entêtent rarement sur une mauvaise affaire. Le succès d'une artiste ainsi lancée n'a rien de mathématique, et c'est à ce moment qu'intervient tout de même la qualité des films. En admettant donc que nous n'ayons pas d'inquiétude de ce côté, nous voyons notre pauvre film français dans une situation bien humiliée. Quelle issue lui reste-t-il? D'être une « superfection », c'est-à-dire un film extraordinaire, capable d'amortir à lui tout seul une publicité formidable. Rien ne nous empêche de faire de pareils films, mais leur marché est limité et encore plus délicat; je doute

LOS ANGELES — FAMOUS PLAYERS



Le Studio en plein air de Douglas Fairbanks.

L'artiste néanmoins est introduite; on peut commencer à parler sérieusement affaires. Un acheteur se présente, non pour un film, qu'en ferait-il? il lui faut la production annuelle, soit six à neuf films de cette artiste. Sur cette production, il peut, lui aussi, répartir une publicité sérieuse; il va dépenser vingt mille dollars sur le premier film qui ne les rapportera pas, et cinq ou six mille dollars sur chacun des autres; pendant ce temps, l'éditeur ne cesse pas sa propre publicité et, généralement, l'artiste a son propre agent qui lui organise aussi sa réclame. Au bout de l'année, l'artiste existe si elle réussit, si elle a échoué, la perte est sèche; cela arrive, comme cela est arrivé à Marion Davies, qu'on a essayé de lancer avec une publicité formidable, et qui est tombée à plat. La

que nous ayons en France actuellement les moyens d'en produire plusieurs par mois! Alors, à notre pauvre film, il reste le marché des petits loueurs, qui, n'ayant pas le moyen de s'offrir une star ou de faire une réclame, affichent orgueilleusement, n'ayant pas de noms à mettre en avant, que leur film est un « all star cast », c'est-à-dire que la troupe entière est formée d'étoiles, ce qui dispense d'en nommer aucune. Ces petits loueurs exploitent directement New-York et New-Jersey, et revendent les droits dans chaque Etat aux loueurs régionaux. Pendant mon séjour à New-York, on m'a prié, pour des raisons particulières, de trouver à tout prix un débouché à un film français qui avait eu un assez gros succès à Paris, et qui n'avait pu jusque-là être négocié. Je



M. HENRY HOURY

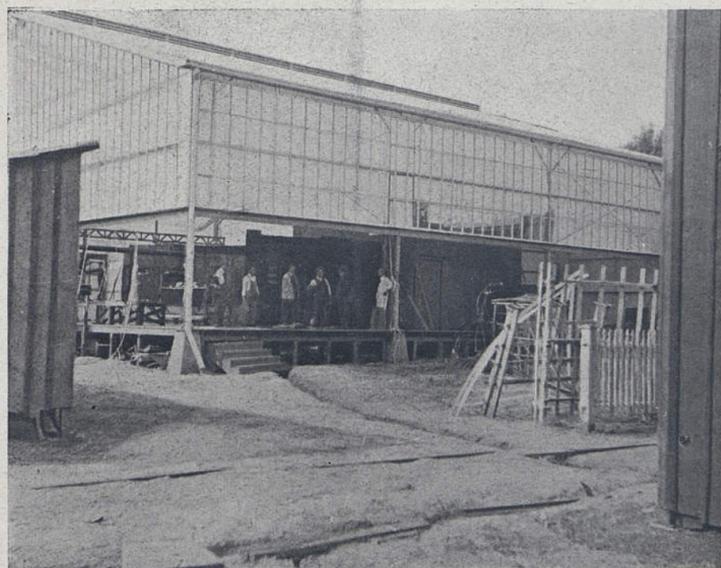
Metteur en scène à la Vitagraph (New-York)

traite une première vente, bien modeste; l'acheteur demande seulement à voir le film, et refuse absolument de tenir le marché après vision, m'accusant de m'être moqué de lui. Enfin, uniquement pour m'être agréable, une organisation m'en a pris trois copies, alors qu'un insuccès consomme cinquante « prints » au moins en Amérique!

Or, à part les défauts de scénario et d'exécution, le reproche, courant fait aux femmes d'être laides, aux hommes d'être grimaçants et mal habillés, la grosse objection qui me fut présentée était que plusieurs rôles ayant la même impor-

(de 6 à 9 films pour les cinq reels, de 12 à 16 pour les deux reels, de 18 à 30 pour les un reel, ces dernières catégories, les comiques, étant soumises aux mêmes lois que les autres), et, ayant commencé par faire directement en Amérique un lancement qui permette une vente, elle pourra garantir à l'acheteur un nombre de films qui lui permette de lancer sa marchandise. De même qu'on lance une vedette, on peut lancer un metteur en scène ou un auteur, mais forcément, aucune représentation visuelle n'en existant et comme il est toujours plus difficile d'établir un nom qu'une photographie, c'est une

LOS ANGELES — FAMOUS PLAYERS



Studio ouvert.

tance, il était impossible de le présenter normalement avec l'expression « starring XX.. »

Mais si nous voulons nous contenter de ces petites affaires, plus compromettantes qu'utiles, nous ne tirerons de l'Amérique que des centimes, alors que si nous le voulons; ce sont des millions d'affaires que nous sommes aptes à traiter dans ce merveilleux pays.

Il n'y a pas de films sans étoiles.

S'il n'y a pas d'étoiles françaises, il n'y aura pas de films français.

Donc, pour vendre nos films, créons des étoiles. Pour créer une étoile, une fois le sujet choisi, une maison doit évidemment se le lier par un solide contrat, prévoir une fabrication annuelle régulière

publicité encore plus longue, plus coûteuse, et aussi plus hasardeuse; en outre, elle réclame des qualités de la part de l'auteur ou du directeur mises à une bien plus longue épreuve et consacrée par de très grands films et de très grands succès.

Nous n'avons pas à tomber dans les exagérations dont souffre actuellement l'industrie américaine, et ce sont ses qualités, non ses défauts, que nous devons adapter à notre tempérament. La grave difficulté restera pour les producteurs isolés, mais nous tâcherons de voir clair pour eux et de les tenir exactement au courant; dès à présent, ils doivent renoncer à la fabrication par films, et lier le sort de leur direction à celui d'une étoile qui donnera à leur production la continuité indispensable pour toute négociation de leurs films.

(A suivre) HENRI DIAMANT-BERGER.

MARY PICKFORD
DANS
Une Fille d'Ecosse
— DRAME EN 4 PARTIES —

PARAMOUNT PICTURES
EXCLUSIVITÉ
GAUMONT

Édition du 18 Avril.

Longueur 1,410 mètres.

COMPTOIR CINÉ-LOCATION

28, Rue des Alouettes

GAUMONT

Tél. : Nord 30-87, 31-43, 13-25

AGENCES RÉGIONALES

BRINS DE FILMS

Réélection

M. Brézillon a été réélu président du syndicat français des directeurs de cinémas. Nos vives félicitations à l'énergique Brézillon qui est certainement le meilleur représentant que pouvaient trouver ses collègues.

Au cours de la séance, les directeurs se sont engagés à ne pas passer de films allemands pendant quinze ans. Nous espérons que cette motion eût été

motions son désir sincère de participer, malgré tout, au relèvement du film français.

* *

Max fait des sports

Notre ami Max Linder continue à s'exercer aux sports. Il vient, à Chamonix, de gagner la plus grande course de bobs de la saison, « la Coupe du Mont-Blanc ». Nos photos le montrent avec son équipe et avec ses concurrents. On voit que, pour



inutile et qu'il ne se serait pas trouvé de loueurs pour en présenter.

Enfin, les directeurs ont pris le solennel engagement de donner dans leurs programmes une place d'honneur aux films français. A ce sujet, rappelons que le seul moyen de l'avantager est de le payer plus cher et que, sans cela, tous encouragements resteront platoniques. Les directeurs, dont les recettes actuelles sont impressionnantes, ne pourraient-ils constituer un fonds important d'encouragement, grâce auquel ils pourraient bonifier l'ensemble des recettes françaises en France sous la forme d'une majoration de la masse ou de primes particulières.

Que pense le Syndicat d'un sacrifice si hautement patriotique et qui prouverait plus que toutes les

fêter l'alliance, il avait arboré les couleurs américaines.

Le temps de l'équipe dont il était capitaine fut de 42"5. Espérons que cette brillante victoire est le prélude de nouvelles victoires sur l'écran.

Le 28 Mars :

PATHÉ-REVUE

Art — Science — Industrie
Sport — Voyage

Très prochainement

chez

PATHÉ

UN SENSATIONNEL

ROMAN-CINEMA EN 12 EPISODES

LA

FIANCÉE

DU

SOLEIL

AVEC



LA

FIANCÉE

DU

SOLEIL

AVEC

Miss RUTH ROLAND

Mémoires d'un Figurant provisoire de Cinéma

J'ai beaucoup entendu parler de cinéma, et j'avoue que j'en parle moi-même à l'occasion — et pas nécessairement à l'occasion — mais il paraît que je n'y connais pas grand chose.

Donc, mon devoir était net. Me renseigner s'imposait. Je décidai de voir de près la confection d'un grand film. Comme je ne me suis pas fait de cadeau au moment du jour de l'an, je trouvai là prétexte à me rattraper.

Il m'est arrivé d'être présenté déjà à des metteurs en scène de cinéma. A ce propos, je voudrais bien leur dire que je n'aime pas l'expression : « metteur en scène ». Je préférerais : compositeur de films. Mais c'est aussi laid. N'en parlons plus.

Je me hâtai donc d'entrer en rapport avec un de ces metteurs en scène. Je choisis une metteur en scène. Pourquoi? Je n'ai pas le temps de vous donner trop de détails. Madame J.-J. Diélie est aimable dans tous les sens du mot. Elle m'autorisa à venir passer une journée dans l'usine d'Enghien-les-Epinay. Elle y tournait un grand film dramatique, intitulé, je crois, *Le Bonheur du Malheur*, ou *Le Malheur du Bonheur*. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

Une petite actrice qui se trouvait dans son bureau, me demanda si j'étais acteur et si j'allais jouer un rôle. Comme le film était dramatique, cela me flatta. Pourquoi ne pas jouer un rôle dramatique? D'ailleurs, il arrive que les ouvriers de portières m'appellent Charlot. Tout cela se tient.

Je demandai à Mme J.-J. Diélie, si elle n'avait pas un personnage épisodique à me confier. Elle accéda royalement à ma requête. Nous primes jour pour le lendemain. On devait mettre en scène une grande séance dans un restaurant de nuit. Une centaine de figurants y prendraient part. Elle consentit à ce que je figurasse.

Je lui baisai les mains et courus visiter l'armoire où dormait mon smoking. Cher vieux flétri smoking! Oh, bien vieux : cinq ans d'âge. Mais pas tellement flétri. Tout au plus, lui avouai je que le pantalon était un peu large et la veste un peu stricte. Il ne s'en froissa pas. Il fut même promptement défroissé — et la poussière me fit éternuer. Dieu vous bénisse.

Je fourrai cet uniforme dans une valise avec du linge. Les escarpins s'étaient terriblement gondolés pendant la guerre. Les bottines vernies avaient sans doute pris les événements plus au sérieux, car je m'aperçus qu'elles ne tarderaient pas à crever. Pourtant je les emmenai à Enghien-les-Epinay en compagnie d'une cravate neuve, d'un kilog de blanc-gras, d'une paire de lunettes noires et d'un enthousiasme indescriptible.

Ma nuit fut blanche. Emotion des débutants! Je m'imaginai dans mon personnage brillant de fétard et rêvai, tout éveillé, d'aventures excessives où je laissai Rio Jim, Fairbanks et Pearl White fort loin en arrière, et combien essoufflés! Epuisé par une veillée d'armes si trépidante, je pris quelques comprimés d'aspirine S. G. D. G., qui allaient m'endormir — quand mon réveil carillonna pour me faire lever.

Il pleuvait. Neige fondue. Boue fondante. Pas de taxis. On m'admit dans un tramway comble. Notons en passant

qu'un monsieur timide qui monte dans un tramway comble, avec une valise comble, est fraîchement accueilli.

Ce tramway me posa — pardon! me jeta — place de la Trinité, d'où part le tramway d'Enghien-les-Epinay. Un amour de tramway vert, qui fait un joli bruit de ferrailles — et qui était en panne, comme par hasard.

Le quart après neuf heures sonna au beffroi de la Trinité. J'avais juré d'être en Enghien à neuf heures et demie.

Je hélai un taxi. Le chauffeur sourit comme le masque aux dents blanches — mais il avait des dents noires — et passa. Un autre me cria que sa journée était finie. Un autre me traita de fils de sa mère. D'aucuns ne m'entendirent pas. D'aucuns m'invitèrent à les suivre à la Bastille, à Montrouge, à Issy-les-Moulineaux. Au bout de dix minutes, l'un d'eux consentit à me charger pour deux louis (pourboire compris) il savait que le trajet se fait en vingt minutes.

Quand on n'en est pas encore à gagner sa vie au cinéma, qu'importent les frais? Je remerciai tendrement le chauffeur, et le conquis. Il me fit même remarquer que j'oubliais ma valise sur le trottoir. Déjà elle n'était pas, si je puis dire, tombée dans l'oreille d'un sourd, car un mince jeune homme, mal chaussé, la guignait avec sympathie.

Mon voyage se poursuivit avec la même aisance. Le chauffeur, distrait, prit d'abord la route d'Ivry. Mais il revint à Asnières et prit enfin goût pour Gennevilliers qui est sur le chemin d'Enghien. Une boue paradoxale se vautrait sur les routes. Je me croyais en gondole. Pour rompre la monotonie de cette randonnée nordico-vénitienne, mon ami — c'est du chauffeur que je parle — stoppa deux fois pour tuer le ver, s'égara dans une fondrière, tailla une bavette avec les mécanos d'une usine à gaz et commit des excès de vitesse en traversant les traîneaux. Autant de péripéties qui me permirent d'entrevoir le bonheur absolu d'un acteur de cinéma et son existence — privée — mouvementée.

Nous fîmes trois fois le tour d'Epinay-les-Enghien — je voulais dire d'Enghien-les-Epinay — avant de trouver la porte de l'usine de cinéma. Le chauffeur se consola de son erreur en franchissant bruyamment le seuil, au risque d'écraser le groom qui flanait dans la cour. Cela se fait beaucoup dans les films américains. Cela ne se fait peut-être pas dans les usines françaises. Le directeur de l'usine sortit, en effet, de la cage de verre où il travaillait — à quoi? — et vint nous manifester son indignation. Ce petit jeune homme me parut si important que je me crus obligé de le laisser régler ma note de taxi. Il ne pensa pas devoir insister là-dessus, et c'est moi qui payai. Il recommença alors sa diatribe sur les gens qui... et... quand... que... je ne voulus pas le troubler plus longtemps et me ruai sur la porte de l'usine. Mon chauffeur regardait avec mépris mes deux billets de vingt francs. Son compteur marquait six francs quarante. L'horloge marquait dix heures. Le directeur parlait toujours.

Dans le grand hall vitré, le travail battait son plein. Sept ou huit décors, plantés à la queue leu-leu, donnaient assez exactement l'impression de maisons à demi démolies comme il y en a dans les villes où l'on a fait la guerre.

Je remarquai que les machinistes et les tapissiers qui se remuaient beaucoup étaient chaudement vêtus de chandails et de gros pantalons de velours chasseur. Au contraire, les

C'est le 25 Mars

QUE

PATHÉ

PRÉSENTE

JACCOUSE

TRAGÉDIE

CINÉMATOGRAPHIQUE

en QUATRE ÉPOQUES

de

M. Abel GANCE

Le plus grand Succès de l'année

actrices, obligées d'attendre, immobiles, dans un coin et sur les meubles humides des décors, étaient en robes de soirées, c'est-à-dire à peu près nues.

La metteur en scène s'agitait. Elle avait beaucoup de grâce dans le labeur. Certains de ses gestes me firent penser à Isadora Duncan dansant du Beethoven. Il est vrai qu'un pianiste improvisé jouait *Broken Doll* à la cantonade. Je fis un petit sourire d'intelligence amicale à la metteur en scène. Elle feignit de ne pas me reconnaître. Je rougis de plaisir à me sentir traité comme un véritable cabot.

Ce qui préoccupait tout le monde était une salle de théâtre. A vrai dire, il n'y avait que la moitié de la salle, la moitié du public, la moitié de la scène, et une seule baignoire. Je compris d'après les manigances de l'opérateur qu'on *trichait*, comme ils disent, et que les spectateurs du film se croiraient réellement en présence d'une salle entière, d'un public entier et de plusieurs baignoires. L'usage n'est-il pas de tromper toujours le pauvre monde? C'est ce qu'on appelle l'illusion. Mais surtout ne parlons pas de la guerre...

Dans l'unique baignoire, le jeune premier grelottait en maniant exquieusement son programme — qui n'était qu'un prospectus de Compagnie de Navigation — et en inclinant amoureuxment sa tête sur son épaule, comme fait Nijinski. Sa partenaire, une mince jeune fille couronnée de petites roses et vêtue de tulle blanc avec des rappels de rose, baillait avec intrépidité. Mais je ne peux pas dire que c'était désagréable à voir.

Les figurants, très misérablement habillés, — mais on ne *prenait* que les têtes — applaudissaient frenétiquement ce qui se passait sur la scène.

Ils n'avaient pas tort. Dans un paysage verlainien, Cody, l'excentrique — humoriste — acrobate, qui parut jadis au Cirque Métropole sous le nom de Paf-Pouf creusait une fosse à grandes pelletées consciencieuses, et dialoguait avec son aide.

— Faites du texte, lui avait dit la metteur en scène.

Et il disait :

— Allons, mon ami, va me chercher un verre de liqueur chez Revillon.

L'autre s'éclipsait vers l'imaginaire féerie du marchand de vins.

Et Leinie, étoile du film, entrait. Elle figurait un jeune personnage tout de noir habillé, avec un manteau de M. de Max sur les épaules. Sous un bonnet de velours noir, ses cheveux rangés florentinement lui donnaient bon air. Elle avait le plus grand sérieux. C'était, en somme, le prince Hamlet.

— Suivez mademoiselle, criait cyniquement la metteur en scène aux électriciens.

Les électriciens manèrent les projecteurs aussi soigneusement que les guetteurs, à bord d'un cuirassé, cherchant la trace des sous-marins. Cela faisait à Leinie une jolie auréole. J'en fus jaloux. Je pensai que cela ne m'irait pas mal, mais il n'était question pour moi, ni d'auréole, ni de prince Hamlet, ni même d'endosser mon smoking. Et je demeurai spectateur, ma valise à la main.

— Encore! encore! exultait la metteur en scène.

Elle conduisait avec l'autorité de, par exemple, Weint-garner conduisant *Parsifal*.

— Encore, encore!

Leinie, pour la dixième fois, manipula un vieux crâne crasseux. Poor Yorick! C'est inouï, entre nous, cette réclame qu'a fait le prince Hamlet à ce *poor Yorick* qui n'était pas tellement *poor* après tout.

— Encore, Monsieur Croisic! cria la metteur en scène à l'opérateur.

Croisic, juché sur un praticable d'arbitre de boxe, avec son appareil et son inviolabilité, répondit doucement :

— Tout à l'heure, madame?

— Pourquoi? Pourquoi?

— Fausses teintes.

Le soleil allait et venait, il est vrai. Leinie, qui ne s'occupait pas de tout cela, jouait tranquillement sa scène entre Paf-Pouf dans sa fosse et Horatio, vêtu de soie et velours bleu pâle, qui semblait parfaitement dégoûté du temps, du crâne, des fausses teintes et du bleu pâle.

— Dépêchons-nous, vint dire le chef de la figuration. Vous n'avez mon monde que jusqu'à midi.

— Il est midi moins dix, affirma la metteur en scène avec l'angélique regard de la meilleure Sainte Cécile que vous connaissez.

Je regardai machinalement ma montre qui disait : une heure et deux minutes.

Cela me fit apercevoir que j'avais faim.

Leinie aussi probablement, car elle se s'écria qu'elle en avait plein le dos, articula quelque chose comme un juron, embrassa la metteur en scène et alla se déshabiller.

— Jamais je ne remettrai ce costume si compliqué! hurlait-elle dans les escaliers.

— Il faudra recommencer la scène demain, disait Croisic à la metteur en scène.

Un vieil acteur qui « connaît son métier » grognait :

— Parbleu! il y a des effluves!

Croisic bondit :

— Des effluves? Avec la Pathé?

— La pellicule Pathé ne vaut rien, Monsieur Croisic. Dans tous les films où j'ai tourné, on employait de l'Eastman. Oui, de l'Eastman. La Pathé...

— Dites-donc, est-ce que je vous apprends votre métier, moi? fit Croisic.

Le vieil acteur resta un brin interloqué puis, très grand siècle, riposta :

— Vous perdriez votre temps!

Malgré moi, je murmurai :

— J'allais vous le dire.

Le vieil acteur et l'opérateur redevinrent aussitôt unis pour me mépriser. Ils s'éloignèrent. Mais je les suivis pour déjeuner.

Chez Revillon, on ne mange pas mal. Pourtant quant on est treize il n'y a du gigot que pour douze. Ce n'est pas simple hommage à la superstition. Car si on est quatorze à table il y a du gigot pour treize, si l'on est douze il y a pour onze et toujours ainsi. Cela ne s'explique pas. Il faut seulement lutter à qui arrivera le premier. La table d'hôte a de ces traditions. J'ai oublié de dire que le gigot pouvait être remplacé par du rosbif ou du veau sauté sans que la proportion des parts soit modifiée sensiblement. Le vin est bon, — un petit bordeaux pas bête — le vieux Calvados sait où il va, il n'y a qu'une table et...

...j'étais enchanté. Je m'assis à côté de la metteur en scène comme si nous étions camarades. Qu'on m'excuse! J'avais oublié que je n'étais qu'un acteur.

Le reste de la troupe forma le cercle. Croisic parlait toujours de l'Eastman et de la Pathé. La jeune première parlait de son chat. Le jeune premier écoutait tout le monde. Paf-Pouf n'écoutait personne. Leinie faisait de jolis gestes comme cela lui arrive. Le vieil acteur parlait de lui.

Je m'intéressais peu à ces individualités. Je mangeai beaucoup et bus à ma soif, qui est grande, quoique délicate.

La metteur en scène, très gracieuse pour moi, m'expliquait avec force détails la nécessité d'un cache isolé pour le fondu sur fondu du prochain tableau. Elle déjeunait d'une tasse de café et de douze cigarettes.

En parlant, elle épuisa sa provision de Bastos. Je crus devoir lui céder un petit stock de Gianacis que j'avais sur moi. Je fus d'ailleurs très flatté de la voir accepter ce présent — mais je le regrettai par la suite.

Elle se leva bientôt sous l'influence d'un dieu invisible et, grossièrement, sans nous dire un mot, sortit.

Nous comprimes qu'elle allait nous attendre dans le hall de l'usine. Aussi nous sentimes-nous gênés d'être là. Tout le monde se disposa à la suivre. Nous restâmes cependant trois grands quarts d'heure encore. Il est des moments dans la vie où le vieux Calvados fait beaucoup de tort au prestige des metteurs en scène.

Quand je regagnai l'usine — quittant, bon dernier, le mess Revillon — mon enthousiasme était complètement tombé. Je ne me sentais plus du tout la vocation d'acteur de cinéma. Pas même de figurant.

C'est pourquoi Mlle Mitot, secrétaire de la mise en scène, se précipita sur moi en agitant des bras pathétiques.

— Habillez-vous! Habillez-vous! me cria-t-elle.

Je sentis que ma digestion allait être profondément troublée. M'habiller? Ne l'étais-je donc plus? Je cherchai ma valise et eus le malheur de la trouver. Il fallait donc me mettre à l'ouvrage.

On m'assigna une loge étroite mais claire, où je pensai mourir de chaleur. Je me mis nu sans perdre une seconde.

Maquillage. Le contact des boîtes de peinture grasse que j'avais apportées me rendit le goût de la vie théâtrale. J'écrasai sur mes joues une bonne demi-livre de fard. Je pris ainsi l'air d'un Pierrot revu par Rodin. Ce qui me plnt. Sur le champ, je me persuadai que j'avais inventé un système de maquillage inédit. Je me vis fameux. Pourquoi mon nom ne vaudrait-il pas Dorin, Leichener — hou! — et Che-sebrough?...

Une heure de ce labeur aboutit à un bon résultat.

Je considérai avec béatitude, dans la glace étroite, mon visage enlisé sous le plâtre. Pour un peu je m'en serais mis sur tout le corps, énuquant les statuettes pittoresques du prince Troubetskoï. Hélas, le temps pressait. J'étais nu comme un ver — ou un vers de douze syllabes. Mon smoking se traînait à mes pieds. Ma chemise se jeta à mon cou. Ma cravate enlaça grossièrement un col trop neuf. Je ne voulais cependant pas croire que l'uniforme de soldat de vingtième classe était devenu ma seconde nature, à supposer que je n'eusse que deux natures. Mes pieds étouffaient dans de vieilles bottines vernies devenues mille fois trop larges. Ah la guerre...

J'allumai une vieille cigarette qui dormait depuis juin 1914 — une soirée de musique, avenue Montaigne — dans la poche de mon gilet. J'ouvris la porte, la refermai vivement devant le froid, me roulai dans mon imperméable fatigué, et sortis enfin.

Dans le hall, une foule. Foire de Montmartre, où es-tu? A propos de Montmartre, je vis — ce que je vis.

Un des nombreux décors plantés dans l'usine, figurait exactement un restaurant de nuit (place Blanche) parisien. Je ne suis pas parisien, mais je connais des choses de Paris. Je reconnus ce restaurant.

Un populaire éblouissant s'y pressait. Tounacier et Madame, y figuraient, ils avaient amené les musiciens, le chasseur, le maître d'hôtel, les garçons et ces demoiselles. Deux douzaines de fillettes — entre seize et quarante — meublaient le bar, les chaises, et les genoux de consommateurs, qui étaient eux-mêmes d'authentiques habitués du restaurant. Toutes les lampes de l'usine encadraient ce tableau.

A l'orchestre, le pas de l'ours. Sur sa chaire, l'opérateur. Partout, la metteur en scène, possédée par l'inspiration et multipliée par une ambiance quasi lyrique.

Le maître d'hôtel, qui est planton dans le civil — car il est mobilisé — se pavanait dans son frac. On me désigna une table de quatre places dont une seule était occupée. Je m'y assis résolument. Résolument? Heu! Un brin de trac, mais derrière mon dos vingt ou trente lampes — ô Jupiter, qu'é de crimes on commet en ton nom! — rôtièrent ma timidité et probablement aussi mon smoking.

L'individu en habit, qui me servait de voisin à cette table, me regarda sévèrement. Je lui souris. Il pencha le nez vers son assiette. Je lui demandai s'il était souffrant. Au premier mot qu'il me dit, je compris — un peu tard! — qu'il était neurasthénique de profession et figurant de nature, ou le contraire. Je ne voulus pas cependant céder à son mépris désabusé et pris un ton désinvolte qui aurait dû m'accorder avec lui.

Il m'écouta hargneusement, consentit à déplorer la présence d'un « pareil monde » — ce n'est pas pour moi qu'il disait cela, mais bien pour les danseuses du Grelot, car elles ne font pas partie de la noble corporation de figurants — dans une usine de cinéma. Il retomba dans son mutisme où je le laissai croupir.

Je voulus méditer les nuances du rôle que j'allais tenir. Comment? L'orchestre raclait ardemment ces danses immorales qui précéderent la guerre et, heureusement, lui feront suite. Les danseuses et les pas danseuses se mêlaient en d'heureux groupes. Leurs bras nus s'enlacèrent si brusquement qu'on n'eut pu discerner s'ils obéissaient aux grâces de quel vice, ou vivaient froidement à la manière des serpents. D'ailleurs les serpentins tourbillonnaient alentour. De petites pommes de celluloid sautaient de table en table comme ces tomtes ou ces éfrits qui traversent la vie, et les rêves, et les contes, à cloche-pied. Des voix, dix ou mille, je ne sais, choralaien — et si vous voyez là un jeu de mots, ce n'est pas si bête — les refrains de la *band*. Quelques bouteilles de champagne commencèrent à circuler. Je pensais à mon rôle.

C'est Leinie qui vint s'asseoir à ma table. Hamlet n'était plus. Leinie était redevenue Leinie, ou telle de ces mondaines de haut vol qu'on ne voit qu'au cinéma. Sa robe géranium, amplement ceinturée d'argent, flambait en soleil factice des charbons électriques. Elle prit place avec une indifférence charmante. Ah, elle ne pensait pas à son rôle, celle-là. Pardessus tout, elle ne pensait pas à moi.

Paf-Pouf, qui faisait le fossøyeur avant déjeuner, l'accompagna. Frac, foulard, claques, et jonc traditionnel. Blanc comme moi. Oh, pas si bien camouflé. Très excellent cependant.

L'arrivée de ces étoiles nous valut un supplément de champagne. Pétrole, pétrole! Je pensai que j'allai faire partie d'une grande scène. Je m'attendis à la répéter. Il n'en fut rien. La metteur en scène nous dit en passant un petit bonjour distrait. Leinie et Paf-Pouf vidèrent leurs coupes avec une dignité remarquable.

Autour de nous, l'orgie continuait. La nuit était venue

qui faisait plus vif l'éclat des projecteurs et des globes. Le bruit, les danses chaotées s'intensifiaient. Il paraît qu'il faisait très froid dehors. Moi, le dos à ces lampes excessives, je pensais à la Riviera par un soleil d'août.

Leïnie, épaules blanches et velours géranium, semblait très à son aise. Le jeune premier, toujours en habit, vint la saluer. Il joignait l'hilarité à la douleur. C'est du moins ce que j'estimai, d'après le sourire contraint de ses lèvres hésitantes. Leïnie, assise devant lui, le regarda d'aussi haut qu'elle put. Très impressionnant. Par malheur cela ne me fit pas froid dans le dos et j'en fus au désespoir. Le jeune premier s'éloigna avec un gracieux mouvement des hanches. Une mince hétéaire blonde l'arrêta et voulut danser avec lui. Mais il dansait trop correctement.

Les autres danseuses ne dansaient pas avec tant de sérieux. Leurs ventres se heurtaient beaucoup. C'est un massage comme un autre. A de certains moments de bousculades, elles s'embrassaient gentiment sur la bouche ou n'importe où, et se faisait de petites caresses d'enfants. On sait de quoi les enfants sont capables. C'était joli.

Soudain, la metteuse en scène bondit au milieu de ce tintamarre. Elle saisit toutes les mains.

— Merci, merci ! disait-elle...

... Comme Sarah, au vingtième rappel, du troisième acte de *Phèdre*, ou comme un député acclamé un jour de distribution de prix.

— Merci ! merci !

Tout se désagrèga. On cessa de rire. Les musiciens emballèrent leurs outils. Le maître d'hôtel botta le derrière d'une grosse danseuse qui continuait de danser. Les fêtards soupiraient, disant qu'on n'avait pas assez bu. Leïnie s'enveloppa dans un grand manteau qui était plus somptueux à l'envers qu'à l'endroit.

Les lampes s'éteignaient. Cela me rendit très malheureux. Ma journée avait été féérique du fait de l'électricité. Grâce à elle, je n'en voulais à personne d'avoir raté mes débuts.

J'allai discrètement vers la metteuse en scène. Elle était radieuse. Je l'aurais volontiers étranglée pour cette joie cynique.

— Madame, murmurai-je...

Elle me prit les mains. Effusion.

— Merci ! Merci !

Elle rit comme un ange :

— Vous avez été parfait, me dit-elle.

Suivant mon idée, je demandai :

— Alors cette scène, on ne la tourne pas aujourd'hui, cette scène ?

Elle n'accorda aucune attention à mon angoissé.

— Vous avez été parfait, reedit-elle. On n'a pas cessé de tourner pendant deux heures. Il y en a huit cents mètres. Je suis sûre que vous êtes parfait.

Regard à la montre. Vingt heures. Fuite vers la loge. Démaquillage, vaseline, ignoble, eau de cologne, serviette, vareuse militaire. Pouah. Course dans les escaliers. En bas, on paie. Pas moi, je suis là pour m'instruire. Alors, pourquoi ne me fait-on pas payer ? Cour de l'usine dans la nuit. Ruelle boueuse. Tramway. Trente minutes d'attente. Quarante-vingt-dix minutes de voyage. Cinquante places. Deux cents personnes. Toute la troupe. Metteur en scène, Leïnie, Paf-Pouf, Cosette — l'ingénue — Harper — le jeune premier — Croisie — l'opérateur —, et beaucoup d'autres. Ils parlent, ils parlent. J'ai chaud aux yeux.

Paris. Dîner en ville. Poisson. Oie aux marrons. Champagne, coupe de Bordeaux. Pâtisserie. A table, des gens qui n'ont jamais figuré au cinéma. Quelle pitié ! Les lampes sont voilées de bleu, les murs sont vieux rose, il fait tiède, mes mains sont glacées, mes yeux brûlent.

Je ne pense plus au cinéma. Je ne pense pas au dîner. Je pense à mes yeux. Je rentre me coucher avec un sans-çaçon qui plaît. Quand on ne plaît pas à soi, on plaît aux autres.

Le lit. Sommeil. Non. Bing ! Les yeux...

Ça y est, je suis pris. J'ai regardé les lampes. Le fer rouge de *Michel Strogoff* me ravage les prunelles. Ouah ! Je ne veux pas m'en soucier. Je veux penser à la joie de vivre, à la joie facile de vivre. Je vois, je veux voir, je vois les danseuses. Aïe, elles ont regardé les lampes tout le temps. Et j'imagine qu'à cette heure elles ne dansent plus et se frottent les yeux sans savoir.

Lavages. Colluval. Ça pique. Encore, encore colluval. Oh, comme il banderille les yeux. Passons au pavot. Compresses et infusions. C'est rigolo, parce que l'on sent les petits grains du pavot restés sur la paupière. Mais sous la paupière il y a comme de gros grains, des espèces de grains de chapelet. Ho oh, quel chapelet géant !...

Voilà qu'on me tape sur les yeux. Qui ? Quoi ? Pan, pan. Panpan, ranpanpan. Merci. Est-ce l'accordeur de pianos ? Tantôt sec, et puis plus doux. Ça tombe comme les premières gouttes d'orage sur les feuilles en été. L'été brûle. L'eau est fraîche. Pour moi, rien de frais, tout brûle. J'ai absolument l'impression que je perce mes paupières avec mes yeux devenus des aiguilles de feu.

Mon nez coule. Ma bouche est âpre comme le macadam. Je suis aveugle. Mounet Sully a eu du génie dans *Oedipe* ? Hé oui, mais de son temps, on filmait sans tant de lampes cruelles. Bon, ce n'est pas l'instant de disserter sur l'art de Mounet Sully. Je souffre. Le plomb fondu au compte-gouttes. L'Inquisition, je vous le demande, l'Inquisition n'avait pas de compte-gouttes. Et Torquemada n'a pas connu le cinéma.

Je souhaite que la metteuse en scène soit mise en croix — avec dix mille lampes autour d'elle. Sa robe roussira. Et — c'est moi qui pleure. Si je suis définitivement aveugle, il faudra me faire la lecture, j'apprendrai des poèmes anglais par cœur, je ne quitterai pas le piano — et je serai très bon. Et je n'écrirai plus jamais. Tiens, cela ne m'est pas désagréable.

Ha ! La flamme jaillit. Je comprends pour la première fois, la phrase de vieux romans : « Une flamme jaillit du bûcher ». Je suis le bûcher, je suis la flamme, je suis cendre rouge et vent aigu. Ha ! Ha !

Aspirine.

Renifler. Pleurer. Crier. Mordre. Si jamais je remets les pieds dans un cinéma ?...

Aspirine.

Ma pendule sonne cinq heures. J'entends les charrettes qui vont aux Halles. Je me donne des coups de poings. Je ferai un procès à la metteuse en scène.

Aspirine.

Je ne dormirai pas. Il est jour. J'ai entrevu le jour et cela m'a échaudé. Ne plus rouvrir les yeux, jamais, jamais, jamais. Je respire de l'éther, je suis fou, je pleure trop.

Aspirine.

La journée passe. J'y vois un peu. J'ai mal partout. J'ai froid. Je suis blême. Des cloches babillent dans ma tête. Mes yeux sont petits. Le miroir se fiche de moi. C'est inouï ce qu'un lit peut ne pas être chaud. Et je suis nerveux et j'ai la fièvre...

Aspirine, aspirine.

Louis DELLUC.

En attendant l'Ecran

Lysistrata, de Maurice Donnay.

Les Amants de Sazy, de Romain Coolus.

Les reprises continuent. En attendant des œuvres nouvelles, on fait retour vers le passé et l'on sonde le goût du public d'après-guerre en lui représentant ce qui lui a plu, autrefois.

Il ne semble pas que la *Lysistrata*, de Maurice Donnay, ait retrouvé la faveur dont elle jouissait jadis. On sait que ce fut cette pièce qui classa derechef Maurice Donnay au nombre de nos meilleurs auteurs dramatiques. Elle était alors interprétée par Réjane et par Guitry. Ceci remonte à des temps assez anciens. Ce n'est pas cependant que l'œuvre se ressente du faix des années. Elle est restée spirituelle, légère, poétique et la prose chatoyante de Donnay n'a rien perdu de son charme. Mais il semble que cette reprise arrive un peu tard. Son heure est passée. Quel humoriste pourrait suggérer aux femmes de se mettre en grève d'amour, pour faire cesser la guerre, à présent que la guerre est finie. Et puis, ces images de guerre pour rire cadrent mal avec les souvenirs dont le passé récent nous émeut encore. On est gêné de voir tourner à la blague des heures dont on a subi le tragique fardeau et c'est une curieuse remarque psychologique, de constater comme l'on aime rire du danger qui menace et comme l'on reste grave, une fois ce danger passé. Ce qui prouve que, dans le tempérament français, le rire, bien souvent, est une réaction, une sorte de défense, une protection, un masque.

Le Théâtre Michel semble avoir été plus heureux en reprenant *Les Amants de Sazy*, de Romain Coolus. On se serait cru à une première tant la pièce donne l'impression d'avoir été tout récemment écrite. Et pourtant, il y a quelques années qu'elle fut créée. Il paraît qu'elle choqua par son cynisme. Ce cynisme, aujourd'hui, nous apparaît comme une aimable fantaisie. Les temps changent. Le goût, aussi. *Les Amants de Sazy*, ou la Psychologie de l'Amour vénal, pourrait-on dire, nous retracent l'histoire d'un amant ruiné qui, ne pouvant se résoudre à quitter la délicate Sazy, en devient « l'homme de compagnie ». N'y a-t-il pas des dames de compagnie ? Pourquoi cet emploi délicat ne serait-il pas dévolu aussi aux hommes ? Donc, voilà Santierne, ruiné et amoureux, vivant aux côtés de Sazy. On conçoit la cruauté de cette situation qui expose l'infortuné amant aux pires jalousies. Il est tout naturel que le tempérament philanthropique de M. Romain Coolus le prenne finalement en pitié, après l'avoir soumis à quelques rudes épreuves. C'est ce qui arrive, Santierne sera uni à Sazy. Santierne finira par être heureux avec Sazy qui, quoique vénale, n'en reste pas moins, comme beaucoup de ses semblables, une aimable petite personne au cœur empli d'exquises sensibilités gentiment désordonnées. Et la chose est si habilement contée, avec une telle finesse de notations psychologiques, que cela fait songer aux romans licencieux du dix-huitième siècle. Sazy

était incarnée par Marthe Régnier dont il faut dire, en grand compliment, qu'elle tenait délicieusement et plus que délicieusement, artiste sincère et sensible, le rôle nuancé et riche. A ses côtés, M. Signoret qui sait admirablement jouer de l'ironie pour voiler ses sentiments cachés. Et l'on ne saurait que trop complimenter pour leur talent personnel et leur parfait ensemble Mmes Fabienne Samy et Cézanne, MM. A. Dubosc, Etehpere, Clermont et le petit Max Delcourt.

Pierre BERCH.

Le 28 Mars :

Une nouveauté sensationnelle

PATHÉ-REVUE

Le plus intéressant des

magazines cinématographiques



Lundi 17 Mars, au Gaumont-Théâtre, à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livrable le 14 Mars

Gaumont-Actualités n° 11, 200 mètres environ.

Livrable le 11 Avril

Tih-Minh, « Gaumont », 10^e épisode : *Mercredi 13*, grand ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches, photos, 870 mètres.

L'île du Salut, « Film Fairbanks Corporation, Excluserité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique interprétée par Douglas Fairbanks, affiches, photos, 1.330 mètres.

Livrable le 18 Avril

Tih-Minh, « Gaumont », 11^e épisode : *Document 29*, grand ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches, photos, 750 mètres.

Fille d'Ecosse, « Film Arctcraft, Excluserité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique, interprétée par Mary Pickford, affiches, photos, 1.410 mètres.

Un Chevalier moderne, « Comédies Christies, Excluserité Gaumont », comédie comique, affiche, photos, 300 m.

Lundi 17 Mars, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livrable le 18 Avril

Dans le Telemark, « A. G. C. », plein-air, 175 mètres.
Lèvres brûlantes, « A. G. C. », comédie dramatique, 800 mètres environ.

Fuller Pep déménagement, « A. G. C. », dessins animés, 200 mètres environ.

Sans pitié, « A. G. C. », drame en quatre épisodes, d'après le roman de Georges Maldague; 1^{er} épisode: *Peau de Satin*, 560 mètres environ; 2^e épisode: *Première Victime*, 510 mètres environ.

Un Gaz magique, « A. G. C. », comique, 300 mètres.
Jacqueline, « A. G. C. », comédie sentimentale, interprétée par Miss Violet Mersereau, 1.525 mètres.

La Bague fatale, « A. G. C. », drame en cinq parties interprété par Carmel Meyers, 1.460 mètres.

Au milieu d'une nuit d'orage, Francis Ferris a recueilli chez lui une inconnue que de mystérieux ennemis semblent vouloir faire prisonnière. Elle porte au cou un étrange tatouage correspondant à l'empreinte d'un cachet d'émeraude, monté en chaton, d'une bague qu'elle porte à la main gauche et dont Ming, le domestique de Ferris, met un singulier empressement à vouloir s'emparer, malgré l'opposition de celui-ci.

Pendant que la jeune fille se repose dans la chambre mise à sa disposition, un étranger, Strang, se présente et demande à la voir d'urgence, car, dit-il, il la recherche depuis de longues années. Au moment où Ferris se dispose à le conduire vers sa protégée, un cri de celle-ci les fait monter en hâte. Trouvant la porte fermée, Ferris fait un détour pour entrer par une fenêtre: dans la pièce, il se heurte au cadavre de Ming portant les traces de piqûres verdâtres au creux de la main dont il étroitement encoré la bague mystérieuse. La jeune fille est saine et sauve, mais Strang, qui était à l'instant dans le corridor, a disparu.

Le lendemain, tandis que Ferris est en conférence avec Struber, chef de la police secrète, il reçoit de Strang un mot demandant un rendez-vous, pourvu qu'il veuille bien lui garantir par écrit sa sécurité. Il remet, en effet, le billet sollicité et se dispose ensuite à regagner son domicile, après avoir expliqué à Struber que le sceau d'émeraude est en lieu sûr dans son coffre-fort.

Mais il a été devancé: à l'aide du mot qu'on lui a adroitement arraché, on a décidé la jeune fille à quitter la maison de son protecteur et on l'a emmenée vers une retraite inconnue. Ferris ne peut plus avoir la communication avec Struber, car le fil a été coupé. Au reste, il reçoit une sommation énigmatique, l'avertissant d'avoir à suivre le porteur pour aller remettre le sceau d'émeraude à Tào, chef de la Société secrète de Hip Ling, faute de quoi la jeune fille sera mise à mort. Il y consent, mais réussit à envoyer un mot à Struber. D'ailleurs il ne peut emporter la bague avec lui: Struber, à son insu, l'a fait prendre dans le coffre.

La nuit venue, son guide le conduit vers le siège souterrain de cette redoutable association et le met en présence de Tào. La jeune fille est incarcérée dans une cellule pratiquée sous l'autel des divinités du lieu et ne sera remise en liberté que contre remise du précieux cachet. Ferris essaie de gagner du temps, conformément à l'avis mystérieux d'un des chinois de son escorte. Mais bientôt les Jaunes, impatients, se jettent sur lui et il ne doit son salut et celui de la jeune

filles qu'à l'intervention de Struber lui-même, venu à la rescousse sous un déguisement et suivi bientôt d'un certain nombre de ses hommes qui remettent en liberté les deux prisonniers.

La Société secrète dissoute, le sceau d'émeraude détruit, Strang explique qu'il recherchait depuis longtemps la pauvre enfant de son frère, explorateur mort au Thibet avec sa femme, au milieu d'une révolte des indigènes provoquée par le vol du précieux cachet, qu'un des serviteurs de l'escorte avait pris à Tào, le Grand-Lama. Celui-ci, déposé, ne pouvait espérer retrouver ses fonctions qu'une fois rentré en possession du talisman.

Mardi 18 Mars, à 10 heures, au Pathé-Palace

32, boulevard des Italiens

PATHÉ

Programme n° 16

Livrable le 18 Avril

Chignole, « S. C. A. G. L. », drame, interprété par MM. Urbin-Raulie, Numès, Mlle Kitty Hotte, affiches, photos, 1.800 mètres.

Rigadin dans les Alpes, « Pathé », comique, interprété par Prince, affiche, 295 mètres.

La Casbah de Rabat (Maroc), « PathécOLOR », coloris, 130 mètres.

Pathé-Journal.

Mardi 18 Mars, à 2 heures, 21, rue de l'Entrepôt

(Siège de la Chambre Syndicale Cinématographique)

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 18 Avril

Aubert-Magazine n° 29, « Transatlantique », documentaire, 215 mètres environ.

Le Songe d'Evelyne, « Selznick », étude dramatique en cinq parties, affiches, photos, 1.500 mètres.

Lolotte veut mourir, « Century », comique, 625 m.

Livrable le 14 Mars

Aubert-Journal, 150 mètres environ.

Gina, « L. Aubert », histoire vraie en quatre actes.

Tout jeune encore, mais animé des plus nobles ambitions, Philippe Smith, auteur de nouvelles, envisageait la publication d'une œuvre de longue haleine où pourraient se mouvoir plus à l'aise ses qualités de littérateur averti et ses dons d'observateur. Sans souci d'un premier insuccès, il se persuadait ce matin-là qu'il finirait bien par surprendre autour de lui le secret de ces peintures réalistes auxquelles doivent leur vogue les écrivains aimés du grand public. Au long des rues tumultueuses des quartiers ouvriers, il allait devant lui, l'esprit et le cœur ouverts à tout ce qu'il voyait, cherchant l'inspiration pour la prochaine page...

Un instant il avait contemplé le manège d'un groupe de gamins fort affairés autour de prestigieux pétards. Soudain, un irrésistible élan l'emporte vers un des marmots en train de jouer sous ses yeux. Ne faut-il pas l'éloigner de ce pétard prêt à exploser dont il vient de s'approcher innocemment?...

Aveuglé, le courageux sauveteur est transporté aussitôt à la clinique du Dr Allen, l'éminent oculiste. Là, il reçoit les soins les plus dévoués de la part du praticien et de son assistante, la charmante infirmière, Mary Lytton. Celle-ci s'inté-

resse d'autant plus au malheureux qu'elle a été témoin de son acte de dévouement. Pourtant tous les efforts du savant médecin semblent devoir rester vains: Philippe doit se résigner à voir se prolonger pendant un temps indéterminé, cette cécité dont l'effroyable bandeau pèse si lourdement à son front.

Décidé à se suicider, car il est maintenant à bout de ressources, il trace à tâtons un mot d'adieu pour son père avant de faire usage de son revolver.

Mais il a compté sans l'ingénieuse sollicitude qui veille sur lui. Mary a suivi le désespéré et pénètre dans sa chambre assez tôt pour l'empêcher de mettre à exécution son fatal projet.

D'ailleurs elle entend bien lui enlever toute velléité de recommencer. Elle le prend par son faible, par ce poignant regret de ne plus pouvoir se rendre utile dont elle a si souvent surpris l'aveu sur ses lèvres. « Personne n'a que faire de lui, pense-t-il?... quelle erreur! Elle est venue au contraire pour lui demander un service qu'il ne saurait lui refuser. Elle vient de faire un petit héritage: mais elle risque de le voir passer entre les mains des étrangers, si elle ne remplit la condition posée par le testateur qui a exigé le mariage préalable de sa légataire. Philippe ne voudrait-il pas consentir à l'épouser au plus vite?... Ils en seront quittes pour se séparer ensuite, voire pour divorcer. »

Marché conclu. Par égard pour celle qui lui a prodigué ses soins, le jeune homme consent et dès le lendemain — sans avoir vu ses traits — il épouse Mary devant l'officier de l'état civil. Après quoi chacun d'eux, oubliant cette formalité, reprend le cours de son existence.

Quelques mois après, Philippe, ayant consenti à se plier aux exigences d'un bon traitement, a pu recouvrer enfin la vue, et, par surcroît, sa notoriété d'écrivain commence à s'affirmer. Le succès paraît lui sourire, il quitte sa modeste chambre meublée pour aller vivre dans une coquette garçonnière, et là, il retrouve de vieilles connaissances. L'artiste peintre John Ramet et son modèle préféré, la délicieuse Solange Taylor.

Mais, l'infirmière ne voit pas sans un certain dépit l'intimité qui semble s'établir entre Philippe et Solange. Elle sent bientôt l'amour s'éveiller dans son âme. Elle entreprend de disputer le cœur de son mari à sa rivale.

Pour cela, en l'absence momentanée de Solange partie en villégiature, Mary, ayant obtenu un congé du Dr Allen, trouve un stratagème et se fait admettre sous le nom de Gina au service du jeune écrivain, son mari, qui ne l'a jamais vue. Philippe ne tarde pas à s'attacher réellement à cette servante italienne et il entreprend de lui enseigner l'anglais.

C'est en vain que Solange essaie de conquérir Philippe. Elle le fait venir auprès d'elle en villégiature chez sa sœur: mais il ne peut y tenir en place. Gina ne lui a-t-elle pas écrit avoir accepté d'aller au cinéma en compagnie de Tonio, le groom de la maison meublée où est située l'appartement de l'écrivain? Sans retard, celui-ci regagne son logis, mais c'est pour y constater avec stupeur que, contrairement à ses craintes, Ginette n'oublie pas son bienfaiteur et veut se montrer délicatement reconnaissante.

Ramet et son amie, Solange, reviennent auprès de Philippe. Celui-ci goûte de moins en moins la présence de Tonio dans l'immeuble, et les assiduités de Ramet auprès de sa Ginette.

Ginette de son côté voit avec un dépit de plus en plus vif

les mystérieux colloques de Philippe et de Solange. Ainsi se développe dans le cœur des deux jeunes gens ce sentiment nouveau pour eux, l'amour le plus sincère et le plus profond, exaspéré par une inconsciente jalousie.

Solange ne se décourage pourtant pas: elle comble l'écrivain de ses prévenances intéressées. Un jour, elle le décide à faire avec elle une promenade en auto. A la suite d'un dérapage dans un tournant brusque, Philippe, projeté hors de la voiture, est de nouveau grièvement blessé et transporté dans une maison de santé.

Après avoir repris connaissance, il réclame Gina: mais Solange en profite pour essayer au contraire pour supplanter sa rivale en la renvoyant d'autorité.

Croyant être repoussé par Philippe, Gina s'incline et reprend chez le Dr Allen, son nom de Mary et sa profession d'infirmière.

Elle a eu soin de laisser, à l'adresse de Philippe le sachet contenant cette bague de famille qui lui fut donnée à titre d'alliance, devant l'officier de l'état-civil le jour de son imprudent mariage.

Mais, après sa guérison, Philippe ne peut plus vivre sans Gina et sait le faire comprendre à Solange. Toute l'amitié qu'il a pour celle-ci ne saurait remplacer pour lui ce sentiment plus tendre qu'il éprouve à l'égard de la petite italienne, si délicatement dévouée. Au reste, la bague qui lui est remise de la part de sa Ginette, vient couper court à toute indécision. Cette délicieuse jeune fille était donc sa propre femme, oubliée d'une façon si légère? Celle à laquelle il est redevable de la vie?... Bien vite il gagne la clinique du Dr Allen et se précipite dans les bras de Mary. Désormais ils ne se quitteront plus et vivront des jours heureux et prospères.

Mardi 18 Mars, à 2 heures, 21, rue de l'Entrepôt

(Siège de la Chambre Syndicale Cinématographique)

HARRY

Le Mystère du Phare d'Armor, « Harry », drame, interprété par Mlle Maud Richard, MM. Blanchard, Manzoni et Campana, 1.200 mètres.

Le Triomphe de la Liberté et du Droit (La Reddition de la Flotte Allemande), « Harry », documentaire, 650 mètres.

Tribulations d'un Epicier, « Harry », poupées animées, 170 mètres.

Mœurs primitives de l'Inde, « Harry », documentaire, 250 mètres.

Mercredi 19 Mars, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Livrable le 18 Avril

Cendrillon, « Blue Bird », comédie sentimentale, adaptation cinématographique moderne des Contes de « Perault », comédie sentimentale, 1.550 mètres.

Les Merveilles des Alpes, « Albion », plein-air, 150 m.

Samedi 22 Mars 1919, à 4 heures, 21, rue de l'Entrepôt

(Siège de la Chambre Syndicale Cinématographique)

FILMUS-LOCATION

Les Enfants du Violoniste, « Big-U », comédie sentimentale, affiche, photos, 900 mètres.

UNE GRANDE DATE
dans l'Histoire du Cinéma
UN GRAND FILM

*Mis en Scène par un Français
et tourné par des Français*

CHRISTOPHE
COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, 10

PARIS